

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Volpek

L'attendu et l'inattendu (second parcours)

Thierry Vincent

Volume 21, Number 1, Spring-Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vincent, T. (1998). Volpek : L'attendu et l'inattendu (second parcours). *Lurelu*, 21(1), 49-51.

VOLPEK

L'attendu et l'inattendu (second parcours)

Concurrence Bob Morane, créer de nouveaux héros canadiens pour la jeunesse, avatars plus fouillés du célèbre agent IXE-13, voilà la mission qu'avaient acceptée Yves Thériault et Maurice Gagnon en 1965. Gagnon allait créer Servax, héros de la série «Unipax», Thériault allait, lui, nous donner – ou ressusciter? – Volpek.

Plus difficile à créer que prévu (en 1965, Yves Thériault annonçait qu'il produirait huit Volpek par année¹; en fait, la rédaction de ces huit premières aventures, qui resteront les seules, s'échelonna sur quatre ans), la série des aventures de Volpek est, organiquement parlant, très différente de celle du personnage créé par Henri Vernes.

Contrairement à Volpek, qui est un agent secret, Bob Morane est un aventurier à peu près libre de ses mouvements et, s'il prête parfois son concours aux représentants de différents gouvernements, c'est plus par bonté d'âme que par devoir. Bob Morane a vécu ses premières aventures comme une sorte de cow-boy solitaire. Et s'il s'est adjoint rapidement l'aide de Bill Ballantine, grand Écossais débonnaire, il s'est aussi fait quelques redoutables ennemis : l'Ombre Jaune, Miss Ylang-Ylang, Roman Orgonetz et plusieurs autres.

Bob Morane parcourt donc le monde (et parfois le temps) à la recherche d'exotisme; en un mot, il réemprunte les sentiers ouverts par les puissances coloniales, respectueux des tribalismes qu'il côtoie mais toujours prêt, quand l'occasion se présente, à agir en digne représentant de l'Europe «héroïque».

Ses premières aventures le montrent en quête d'exutoire et lui font rencontrer les abominables personnages qui lui servent d'ennemis; les suivantes, beaucoup plus nombreuses et connues, décrivent l'interminable guerre qu'il leur livre (et annoncent en fait les liens presque filiaux qui l'unissent à ces terribles figures). Chevalier du ciel, cavalier solitaire et bientôt prince héritier, Bob Morane, en plus de cent cinquante aventures, passe donc petit à petit d'une longue quête apparemment gratuite à une lutte contre ses pères spirituels. Selon cette optique, Bill Ballantine lui sert en

quelque sorte d'écuyer, et cette analogie ne sera pas pour nous sans intérêt.

C'est donc ce héros d'abord très simple, sans attaches fixes, qu'Yves Thériault s'est engagé à détrôner, du moins sur le marché canadien. Nous verrons ici en quoi cette tâche était, dès l'origine, vouée à l'échec.

Sans dire de Volpek qu'il est mieux décrit ou plus réaliste que Morane, on peut néanmoins affirmer qu'il est beaucoup plus *situé*. Ses huit aventures forment un tout, une sorte d'œuvre octogonale (le motif de l'octogone et celui de la pieuvre [octopus], reviennent d'ailleurs tout au long des huit aventures). Alors que Bob Morane se construit, se définit, tout au long de sa longue série, par le réseau de ses ennemis, Volpek est identifié, et emprisonné, par la complexité de ses origines.

Définissons-le sans plus attendre. Volpek est, tout comme IXE-13 avant lui, un agent secret. Invariablement secondé dans ses missions par Bosen Benoît, petit Canadien français déluré², ils sont parfois épaulés par Barbara, une collègue européenne. Si Bosen et Barbara sont décrits comme très forts et agiles, Volpek, lui, est un «presque surhomme³». Il travaille pour l'O.P.O., une agence internationale représentant plus ou moins le Bloc de l'Ouest. L'organisation ennemie qui représente le Bloc de l'Est, l'O.U.R.S. (Organisation universelle pour la révolution socialiste), est dirigée par un Comité secret de cagouleurs. L'agent de cette puissante organisation qu'affronte le plus souvent Volpek est un dénommé Vosk qui, lui aussi, est secondé par un petit homme (Vassili) et parfois par une femme (Vanda). Vosk, Vassili et Vanda

sont donc, à la finesse près, les doubles, «à la fois symétriquement et absolument⁴», des trois héros.

La série est en fait elle-même une tétralogie qui se dédouble. Les quatre derniers livres reprennent exactement les thématiques des premiers. Ainsi, le roman initial (*La Montagne creuse*) et le cinquième (*Le Dernier rayon*) mettent en scène une chasse au trésor : il faut débusquer la base secrète ennemie. Le deuxième (*Le Secret de Mufjarti*) et le sixième (*La Bête à 300 têtes*) traitent de l'origine de Volpek, en le mettant en relation avec deux «reflets» (Mufjarti et Verak). Le troisième roman (*Les Dauphins de Monsieur Yu*) et le septième (*Les Pieuvres*) parlent de la relation à l'équilibre (naturel ici, en nous présentant un plan de l'O.U.R.S. visant à détourner l'aspect sauvage de la nature par la domestication d'animaux marins). Les quatrième (*Le Château des petits hommes verts*) et huitième (*Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*), enfin, mettent les héros en contact avec l'Autre absolu, et ce sous deux formes complémentaires.

Nous avons d'abord les extra-terrestres venus de l'espace, identifiés à des végétaux, et qui possèdent un contrôle absolu sur la matière; ensuite de pauvres «vampires», victimes de leur instinct animal et sanguinaire (développé artificiellement par l'O.U.R.S.) qui leur fait perdre tout contrôle sur leurs actions. Les Horraniens représentent l'imaginaire mais, sous leur apparence science-fictionnelle d'extra-terrestres (ils sont verts mais habituellement invisibles), ce sont davantage des lutins. Et les «vampires», qui représentent la bestialité et que l'on voudrait rattacher au fantastique, ce

sont en fait des lycanthropes, des loups-garous. Imaginaire versus bestialité, on reconnaît ici des thèmes chers à l'auteur, bien enveloppés dans une imagerie... légendaire.

Peu de critiques se sont attachés à étudier ce microcosme en jeux de miroirs. Et le seul que j'aie trouvé dont l'étude soit satisfaisante a malheureusement déjà tiré tant de matière de l'analyse structurale de cette série que je dois me contenter de résumer ici ses idées les plus inté-



Fanibulle

Animation en littérature jeunesse
Pour les enfants de 3 à 12 ans

Bibliothèque, école
centre culturel, garderie

Fernande LeFebvre, animatrice
(514) 446-5025

ressantes. Oui, je devrai me limiter à suivre ici le sentier que Renald Bérubé a ouvert dix ans avant moi, me contentant d'arracher au passage quelques branches oubliées, de dédaigner quelques lacets et de rectifier à ma convenance le parcours général.

Ainsi que l'a démontré Bérubé, l'œuvre de Thériault se caractérise par l'opposition de deux forces qui sont en fait les reflets l'une de l'autre : l'homme et la bête, la nature et la civilisation, l'Autre et le Soi. Au cours des huit aventures de Volpek, ces jeux d'oppositions vont se multiplier en une sorte de crescendo qui va chercher à épuiser les forces vives, brutes et animales, et à les transformer en une sorte de longue vacance, celle du vide qui suivra la série. Car, la série de Volpek, c'est un peu celle de la quête du repos.

En effet, tout commence par l'arrivée de Barbara à Québec, en voyage de convalescence⁵. Alors qu'il lui fait découvrir les charmes de la vieille capitale, Volpek remarque un détail louche... et tout se met à débouler. Ainsi, tout au long des aventures de Volpek et Boson, chaque fois que le repos enfin mérité se présente, une nouvelle mission leur tombe du ciel, et Boson de s'exclamer : «Nous, bien entendu, nous n'aurons pas le temps de nous reposer. C'est toujours comme ça. Moi, je rêvais d'aller m'étendre dans le sable de Rimini. [...] Ce serait trop beau... C'est seulement un rêve⁶...»

Un rêve qui se réalisera sur une plage, en effet. Celle de l'Île des Vampires... Mais n'anticipons pas.

Les deux premiers romans, *La Montagne creuse* et *Le Secret de Mufjarti*, portent sur les lieux d'origine du héros. Le premier se déroule dans «le pays natal pour lequel travaille l'agent secret, le second le lieu de l'origine maternelle qui rend compte aussi de son nom d'agent⁷».

Car si «le premier roman de la série se déroule au Canada et permet de fort belles descriptions de Québec, [...] le deuxième se déroule surtout en Yougoslavie et



en Albanie [...], et nous apprend, au cours d'une longue parenthèse du narrateur, les origines du héros⁸».

«De fait, *Le Secret de Mufjarti* pourrait bien s'intituler *Le Secret de Volpek* s'il n'était pas contradictoire ou contre-indiqué de révéler le secret d'un agent comme Volpek; à toutes fins utiles, le docteur Mufjarti, Albanais, est bien peu présent dans le roman qui porte son nom⁹.» «Enchâssement, mise en

abyme et spécularité : le sujet du roman recoupe/raconte ce que contient la longue parenthèse située à peu près en son centre, sauf que la chirurgie plastique [qu'a subie Volpek lorsqu'il est devenu agent secret] doit être épargnée à Mufjarti, puisque l'O.U.R.S. s'en servirait à mauvais escient¹⁰.»

Le troisième livre, *Les Dauphins*, oppose Volpek à Monsieur Yu, ce mystérieux Chinois qui peut changer d'identité à volonté à l'aide de masques presque parfaits conçus par de «patients artisans chinois, de ces artisans qui ont illustré leur art millénaire en sculptant ces incroyables pièces d'ivoire, sphères sculptées les unes dans les autres, qui semblent d'emblée une impossibilité physique et qui pourtant ne sont que le fruit d'un travail d'une patience et d'une minutie comme d'une habileté que nous n'arrivons pas à comprendre¹¹». Magie issue du gouffre culturel. Monsieur Yu, que Barbara, encore en vacances, découvrira par le plus pur des hasards sur une place décrite comme octogonale, est la plus proche incarnation du Diable que compte la série.

En fait, Monsieur Yu est un personnage tellement intéressant que l'on peut se demander si l'omniprésence des trois méchants V ne tient pas plutôt à la brièveté de la série qu'à une thématique vraiment voulue. Si la série

des «Volpek» avait pu malgré tout atteindre l'ampleur de celle des «Bob Morane», aurait-on assisté aux retours de Yu et de Verak? Seraient-ils devenus les équivalents de Monsieur Ming et de Roman Orgonetz? Car la lutte qui oppose Volpek et Vosk n'est pas constante. Déjà, dans deux aventures (*Les Dauphins* et *La Bête*), Volpek doit affronter les deux chefs d'opération que nous venons de mentionner, des chefs autrement plus subtils que Vosk. Quant au quatrième roman (*Le Château des petits hommes verts*), il ne met en scène aucun des trois V. Seulement



des extra-terrestres. Mais sont-ce vraiment des ennemis? Car, «sous les traits des Horraniens se superposent ceux d'autres peuples dont l'œuvre de Thériault a souvent parlé, les Indiens et les Inuits, autrefois géants en leur nature et leurs terres d'origine, aujourd'hui réduits à l'impuissance et à la solitude de quelques îlots de pays¹²». Ces petits hommes verts «sont la nature. Alors, comment les combattre?

[...] Et quand l'armée déploie tout un arsenal pour réduire à l'impuissance ce peuple digne et intelligent qui se bat pour survivre, le lecteur hésite à choisir son camp¹³». À la fin, heureusement, les Horraniens pourront, grâce à leurs pouvoirs, se créer une île bienheureuse dans l'Atlantique Nord, et leurs connaissances, généreusement dispensées à l'humanité, lui feront faire des pas de géant.

Quoi qu'il en soit, l'important pour le moment est de savoir que l'on se retrouve, avec le cinquième roman (*Le Dernier Rayon*), de l'autre côté du miroir. En un mot, la première tétralogie est maintenant achevée, et on recommence avec la seconde le parcours Chasse-Secret-Déséquilibre-Autre.

Car, comme l'indique Bérubé, «la présence des extra-terrestres sur la Terre ayant connu une solution à l'ONU, Volpek et Boson, dans *Le Dernier Rayon*, se retrouveront, renversement symétrique, dans les anneaux de Saturne¹⁴». Bérubé remarque aussi que «ce roman et le sui-

vant [*La Bête*], comme les deux premiers, parlent d'origine et d'identité : Volpek renaît, rescapé de la mort par Barbara [...], pour devoir ensuite affronter un double presque parfait de lui-même, Verak».

Verak... «un chapitre entier, le neuvième (p. 65-75), presque au centre du roman, sera consacré à nous le faire connaître¹⁵.» Il y a là un parallèle évident avec le centre du deuxième roman qui, lui, nous présente Volpek. Verak est son double (beaucoup plus qu'un Volpek qui aurait mal tourné, comme l'insinue Bérubé). Un double inversé, à plusieurs niveaux :

«Dans quelques jours, la terre entière, ce qu'elle portait de beau et de bon, serait sous l'affreuse domination de l'O.U.R.S. Serait-ce donc le début d'un monde où point ne serait plus besoin de se cacher?/Où des gens comme lui, Verak, vivraient enfin sans contrainte?/Ou ne serait-ce pas plutôt, par renversement des valeurs, un monde où un homme comme Verak, par souci de vivre dangereusement, devrait commettre le mal de façon ouverte, et vivre une effrayante aventure cachée à faire le bien...?/Le paradoxe fit sourire Verak¹⁶...»

Dans la septième aventure, on retrouve des animaux marins téléguidés, des pieuvres, qui donnent leur nom au roman. Mais *Les Pieuvres* (de Letojani), loin de simplement identifier les braves krakens, fait aussi référence à la Mafia, avec laquelle s'associe Volpek.

Ici, une observation intéressante : à partir du cinquième roman (au terme duquel Volpek et Boson sont symboliquement ressuscités par Barbara), notre héros amorce une décadence, lente mais nette. Dans *La Bête*, il ne se contente pas de croiser son double négatif. Afin de déjouer le plan de conquête mondial de l'O.U.R.S., il se fait passer pour rien de moins que le président du Comité ennemi (!). Et l'association avec la Mafia, dans *Les Pieuvres*, nous prépare au léger malaise ressenti tout au long des *Vampires*.

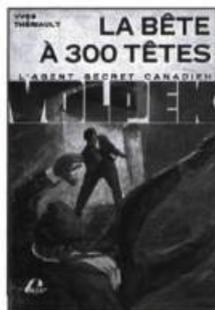
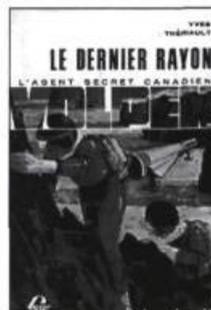
Car, dans ce dernier roman, on ren- contre «l'Autre encore, mais venu du cœur de nous-mêmes, cet Autre que nous portons et qui risque de nous vampiriser». Et, si l'on en croit certaines analyses¹⁷, la vague de vampirisme annoncée serait en fait une allégorie sur... Mai 68 (le héros pour la jeunesse menacé par son lectorat?). Volpek, arrivé au bout de sa route, commence aussi à trop ressembler à Vosk. Il est grand temps que la série s'achève...

Cette courte promenade dans l'univers complexe et doublé de «Volpek» démontre bien pourquoi il était impossible à l'agent canadien de supplanter l'aventurier français. Alors qu'Henri Vernes a laissé grandir son personnage au compte-gouttes, Thériault nous plonge directement au cœur d'un système très construit, et fermé. Sans doute avait-il les idées d'autres aventures pour son héros, mais celles-ci n'auraient pu se développer que de manière géométrique, englobant les précédentes et leur servant, elles aussi, de reflets.

On en arrive donc à la conclusion un peu plate qui dit que, bien que plus riche, une œuvre comme celle de Thériault a, par définition (question de temps d'absorption, mais avant tout de temps d'écriture), moins de chances d'accaparer le marché qu'un cycle linéaire comme celui du commandant Morane... 

Notes

1. Dans un article de Lise Blais, *Le Devoir*, samedi 30 octobre 1965.
2. Boson rappelle d'ailleurs un peu le personnage de Jean Langlois, dont j'ai déjà parlé dans un précédent article. Je lui trouvais des ressemblances avec Tit-Jean, et cela non plus n'est pas sans intérêt.
3. *La Montagne creuse*, p. 8.
4. La remarque est de Renald Bérubé, dans un article qui me sert ici de modèle («L'attendu et l'inattendu : les aventures de Volpek, l'agent secret canadien [premier parcours]», p. 110).



5. Une des premières phrases que Barbara prononce est révélatrice : «Savez-vous que je suis en vacances pour la première fois en cinq ans?» (*La Montagne creuse*, p. 5) Et Volpek qui répond : «Pour nous, les vacances sont un miracle.» (*ibid.*, p. 6) D'ailleurs, en lisant cette première aventure, on a l'impression d'avoir manqué une bonne partie des aventures de Volpek, Boson et Barbara et d'entamer une sorte de commencement de la fin.
6. *La Bête à 300 têtes*, p. 117.
7. Bérubé (*ibid.*), p. 114.
8. Bérubé (*ibid.*), p. 111.

9. Bérubé (*ibid.*), p. 111.
10. Bérubé (*ibid.*), p. 112.
11. *Les Dauphins de Monsieur Yu*, p. 109.
12. Bérubé (*ibid.*), p. 117.
13. Bérubé (*ibid.*), p. 116.
14. Bérubé (*ibid.*), p. 104.
15. Bérubé (*ibid.*), p. 113.
16. *La Bête à 300 têtes*, p. 70-71.
17. Je pense ici au mémoire de maîtrise de Patrick Poitras, «Le roman d'espionnage et la guerre froide chez Yves Thériault» M.A. (Études littéraires), Université du Québec à Montréal, 1995.

Ouvrages cités

- BÉRUBÉ, Renald et Françoise DAIGLE, «L'attendu et l'inattendu : les aventures de Volpek, l'agent secret canadien (premier parcours)», *Études littéraires*, vol. 21, n° 1, printemps-été 1988.
- BLAIS, Lise, «Yves Thériault, père d'un "Bob Morane" canadien?», *Le Devoir*, supplément littéraire, vol. LVI, n° 254, samedi 30 octobre 1965.
- THÉRIAULT, Yves. *La Montagne creuse*, Lidec, 1965.
- THÉRIAULT, Yves. *Le Secret de Mufjarti*, Lidec, 1965.
- THÉRIAULT, Yves. *Les Dauphins de Monsieur Yu*, Lidec, 1966.
- THÉRIAULT, Yves. *Le Château des petits hommes verts*, Lidec, 1966.
- THÉRIAULT, Yves. *Le Dernier rayon*, Lidec, 1966.
- THÉRIAULT, Yves. *La Bête à 300 têtes*, Lidec, 1967.
- THÉRIAULT, Yves. *Les Pieuvres*, Lidec, 1968.
- THÉRIAULT, Yves. *Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, Lidec, 1968.
- VINCENT, Thierry. «Vénus via Atlantide, le multiculturalisme castrateur», *Lurelu*, vol. 20, n° 2.